

NOTES ET FAITS

Le tsar vient encore de rendre hommage à la langue française. Il n'y a pas de petites attentions.

La dernière circulaire de l'administration des postes et télégraphes russes prescrit que tous les colis, télégrammes et lettres pour l'étranger devront porter une adresse en langue française, sans quoi l'administration n'est plus responsable.

Mgr Rinaldini, nonce papal à Madrid, est probablement le seul prélat qui puisse se vanter d'avoir eu un roi comme servant de messe. De passage à San-Sébastien, il y a quelques jours, Sa Grandeur fut invité à célébrer l'office divin dans la chapelle particulière du palais, et le servant de la messe qu'il eut en cette occasion n'était autre que le jeune roi Alphonse, qui s'est acquitté de sa tâche comme si de sa vie il n'avait pas fait autre chose.

C'est un hospice pour millionnaires. Cette fondation ne pouvait surgir qu'au pays où fleurissent les milliardaires, aux Etats-Unis.

Richard Ferris, pendant cinquante ans président de la Banque de New-York, vient d'acheter le château historique de Poughkeepsie. Il a utilisé pour cette acquisition les fonds laissés à cet effet par un de ses amis, M. Samuel Puigle.

L'hospice est réservé aux ex-millionnaires seuls, ceux qui ont fait et perdu leur fortune.

Il paraît que ces malheureux sont légion aux Etats-Unis.

Un médecin américain applique, avec beaucoup de succès, depuis déjà assez longtemps, aux personnes atteintes de maladies nerveuses, un remède fort original et facile à suivre, surtout pour les personnes douées d'un caractère aimable : il leur ordonne simplement de sourire le plus souvent et le plus longtemps possible...

Vous riez ? Eh ! bien, faites l'essai sur vous-même ; relevez les deux extrémités de votre bouche, puis baissez-les, vous serez surpris de l'effet produit, et l'on conçoit que ce système, rationnellement appliqué avec persistance puisse avoir de bons résultats, surtout dans les cas nerveux.

Les Anglais se sont fâchés quand on insinua, au moment de la mort de la reine Victoria, que la malheureuse guerre poursuivie malgré elle dans l'Afrique du sud avait abrégé ses jours.

Or, voici qu'il y a deux jours, lord Roberts, en inaugurant une statue de la reine, prononça ces mots : "Je ne puis m'empêcher de croire que, n'eût été l'intense anxiété qui lui fut causée par la guerre dans le Sud de l'Afrique, n'eût été le profond chagrin que lui fit la perte de tant de ses dévoués marins et soldats, la perte enfin de son petits-fils, elle pourrait encore être au milieu de nous."

On n'est trahi que par les siens.

Savez-vous pourquoi il y a plus d'hommes chauves que de femmes sans cheveux ? Non. Eh bien ! le docteur Delos Parker, de Détroit (Michigan), va nous le dire. C'est... parce qu'ils ne portent pas de corset.

"L'homme", dit le docteur Parker, respire avec tout son ventre ; il s'ensuit que les pointes des poumons restent inactives et deviennent le centre de distillation d'un poison qui est pernicieux pour la chevelure.

"La femme, par contre, respire de la poitrine ; les mouvements des poumons sont plus forts, plus complets et voilà pourquoi elle a une chevelure qui lui est fidèle jusqu'à la fin de ses jours.

Il ne reste plus aux hommes qui veulent conserver leurs cheveux qu'à porter un corset, et lorsqu'on reprochera aux femmes de se serrer trop elles répondront : "Nous voulons garder nos boucles."

De nombreux commerçants londonniens ont engagé

de grandes dépenses en vue du grand couronnement du roi Edouard. Si celui-ci vit, ils feront de gros bénéfices, mais si le roi meurt, ils subiront des pertes considérables. Or, Edouard VII vient d'être malade et, bien que l'indisposition ait été légère, la peur s'est emparée des bons commerçants londonniens. Ils se sont alors retournés vers les compagnies et ils ont pris une assurance sur la vie du roi.

D'après un journal anglais, le taux qui leur a été demandé pour un an est de 10 livres et demie par cent livres.

A ce betting spécial, la vie du roi est donc cotée à 10 contre 1 et il s'ensuit que le négoce londonnien estime qu'il y a un dixième et demi de chance pour qu'Edouard VII meure avant son couronnement.

Le commerçant est sans pitié !

Il est extrêmement difficile de surveiller le Vatican, à cause de son immensité d'abord, et, aussi, en raison de la multitude de gens qui y viennent, pour un motif ou pour un autre.

Au printemps, un individu put, malgré les gardes-nobles, se glisser dans la garde-robes du cardinal Rampolla. Là, il revêtit tranquillement un costume de cardinal et se rendit à la chapelle Sixtine, où avait lieu une des cérémonies religieuses du carême. Tous les suisses, sur le parcours, de rendre avec leur hallebarde les honneurs militaires à ce prince de l'Eglise. Un garde, plus fin que les autres, s'aperçut cependant que le faux cardinal avait revêtu la pourpre en carême, ce qui, de mémoire de garde-noble, ne s'était jamais vu. La tenue violette est de rigueur, en saison de jeûne. De plus, le nœud de la ceinture se trouvait fait du côté opposé à celui qui convenait. Le garde courut chercher les gendarmes. C'est plus difficile qu'on ne croit de se déguiser en cardinal.

Un officier du général Botha a rapporté une bien jolie anecdote.

C'était pendant la bataille de Colenso, de sanglante mémoire.

Depuis l'aube, on se battait sans répit, sous le soleil ardent, Boers et Anglais disséminés sur une énorme étendue et dissimulés derrière des retranchements naturels : pans de rocher, bosquets de mimosas...

Les combattants, des deux côtés, ne se déplaçaient qu'en rampant, la fusillade foudroyant sur le champ tout homme assez mal avisé pour risquer d'autres genres de locomotion.

Dans l'après-midi, Botha, en faisant l'inspection de ses lignes, découvre, commodément assis derrière un klip (pan de roc), un vieux burgher qui fume sa pipe et qui voyant s'approcher le général se met à astiquer son fusil.

—Comment ! s'exclame Botha, tu restes là à fumer tandis que tes camarades se battent depuis le lever du soleil ? Tu n'as pas honte ?

—Non, général, je n'ai pas besoin de me battre... Ik is de vesterking ! (Je suis les renforts !)

Sait-on quelle est la grande mode, en ce moment, à Bucharest ? Non, sans doute, car il s'agit d'une mode toute récente, si nous en croyons les journaux mondains viennois.

Cela s'appelle le tatouage photographique, et cela consiste à se faire imprimer sur les bras, sur la poitrine, voire aussi dans le dos, le portrait de sa femme, de ses enfants ou le sien propre, au moyen d'un procédé chimique.

L'opération est assez longue. Il faut d'abord épiler soigneusement la partie du corps sur laquelle on veut imprimer le portrait. Puis cette partie est enduite d'une couche très légère d'un produit spécial, qui est aussi sensible que du papier photographique. On obtient, grâce à cette composition, un tatouage inaltérable et d'une extrême netteté, aussi bien pour le portrait que pour le paysage "sur peau".

Beaucoup de grandes dames et quelques messieurs très snobs se sont déjà soumis à l'opération, qui dure de trois à quatre heures et coûte de 250 à 300 francs. Une bagatelle !

Il paraît que, contrairement à ce qui se passe dans les autres pays, où le taux de la nuptialité diminue tous les ans dans des proportions plus ou moins sensibles, on se marie trop en Serbie, beaucoup trop ; à tel point que, sur l'invitation formelle d'un groupe important de députés à la Skoupchtina, le gouvernement étudie les mesures à prendre pour enrayer ce nouveau genre d'épidémie.

On sait, ou plutôt on ne sait pas généralement qu'il existe en Serbie des caisses d'épargne gérées par des particuliers, mais sous le contrôle de l'Etat, qui ont imaginé, depuis quelques années, d'offrir une prime assez élevée à ceux et à celles qui, ayant un dépôt de 2,000 dinars au moins, contracteraient mariage. Le but était très louable, puisqu'il tendait précisément à réagir contre l'indifférence matrimoniale contractée un peu partout. Malheureusement, ce système de primes était si tentant que beaucoup de jeunes gens se mariaient dès dix-huit ans, pour toucher l'argent, ce qui donnait des unions déplorables et amenait de nombreux divorces.

Pasteur, dont on vient d'inaugurer le monument à Arbois, était distrait, à l'exemple de tant d'autres grands hommes. On sait de plus combien il tenait à ses opinions et quelle véhémence il mettait à les défendre.

Après la guerre, il était allé se reposer quelques jours dans la famille de son disciple préféré, à Clermont. Le premier soir, au dîner, la discussion s'engagea sur la question religieuse. Pasteur avait la foi. Son élève était plus que sceptique.

La controverse est tout de suite très vive, si bien qu'au potage, le grand savant est déjà hors de lui. Et bientôt il a tout à fait oublié chez qui il se trouve, et comme s'il était encore dans sa chaire, il crie tout à coup à son jeune contradicteur, sur un argument un peu vif que celui-ci s'est permis :

—Monsieur, vous êtes un impertinent... Sortez ! Et il lui montrait la porte.

Le jeune homme savait respecter les distractions du maître. Et il s'en alla de chez lui, dîner à l'hôtel voisin... où quelques instants après Pasteur venait le chercher, souriant et s'excusant.

Nul ne doutait que la foi du grand homme fût sincère ; mais l'aurait-on crue si agissante !

C'est au pays où les missionnaires apprennent aux nègres à connaître Dieu et la Vierge Marie.

Un négroillon d'une dizaine d'années venait de sortir de la hutte qu'il habitait. Noir, il l'était, de vraie couleur de poêle ; ses yeux brillaient comme deux lumières étincelantes ; sa figure montrait un enfant intelligent.

Il n'avait fait que peu de pas lorsque, voyant passer un blanc, il va à lui. C'était un soldat de la fière Albion, un Anglais. Ils se saluèrent, et une conversation s'engagea.

Le négroillon avait passé à son cou un scapulaire qu'un missionnaire, à son dernier passage, lui avait donné ; il le portait fièrement et ostensiblement.

—Qu'est-ce que tu portes-là ? lui demanda l'officier. A quoi peuvent être utiles ces deux petits morceaux d'étoffe dont l'un retombe sur ta poitrine ? Le Père, en te donnant cela s'est moqué de toi.

Qu'un protestant tienne ce langage devant un enfant, et sérieusement, il n'y a rien là qui puisse étonner.

Mais le négroillon ne prit point ces paroles en riant. Sa figure s'illumina par ses yeux qui semblaient lancer des rayons de feu. Il regarda d'abord fixement l'officier, comme pour lui reprocher ses paroles injurieuses.

—Et vous, dit le petit nègre, pourquoi portez-vous ce ruban, à la boutonnière de votre habit ? A quoi cela peut-il être utile ? Le blanc qui vous l'a donné, n'est-il pas moqué de vous ? Non. Ce ruban, c'est la marque que vous êtes un bon serviteur de votre reine. Eh bien ! ça, en levant son scapulaire, ça c'est la marque que je suis serviteur de la reine de toutes les reines, de Maria, Mère de Jésus.

L'Anglais, honteux et confus, s'en alla sans demander son reste.

Lorsque
Il conter
Les flots
Semblent

Ce mona
Ses joya
Sous l'éc
Font bri

L'astre r
Son pala
Qu'un m

Laissant
Que déro
Jeter un

Force



Le fidèle
d'images, d
un mot, m
les autres,
tion.
Quoi qu
très utile,
intéresse t
daires qui
pour paroi
neux rester
les faces et
des compar